

Schiller chez les prolétaires
Pour le jour de naissance de Schiller, le 10 novembre
Et pour le centenaire de l'école Waldorf 1919
Walter Schafarschik

La réception de Schiller en Allemagne au 19^{ème} siècle fut tout d'abord une entreprise bourgeoise. Friedrich Schiller devint poète national, champion de la conscience nationale autonome et de l'unité nationale. Mais qu'il eût véhémentement repoussé un tel accaparement de sa personne, fut simplement ignoré. Or, c'est carrément en prévoyant cela qu'il écrivit à son ami Christian Gottfried Körner ceci :

C'est un idéal pitoyable et mesquin d'écrire pour une nation ; cette restriction est insupportable à un esprit philosophique. Celui-ci ne peut pas s'arrêter à une forme d'humanité, à un fragment aussi fortuitement et arbitrairement changeable (Qu'est-ce autrement que même la plus importante nation ?).¹

Et de manière semblable, en 1795, à Christian Friedrich Jacobi :

Selon le corps, nous voulons être et rester citoyens de notre temps, parce qu'il ne peut en être autrement ; sinon cependant, selon l'esprit, c'est la prérogative et le devoir du philosophe comme du poète de n'appartenir à aucun peuple ni à aucune époque, mais d'être au contraire, et au véritable sens du terme, le contemporain de toutes les époques.²

À cet accaparement politico-national se rajouta le fait que son œuvre fut utilisée comme une carrière de citations pour les situations les plus banales de la vie. *Les paroles vertueuses convenant pour des Allemands dans les circonstances de l'époque actuelle* — telle était le titre d'un recueil de textes paru en 1814. Et un aussi grand esprit que Friedrich Nietzsche, dans son œuvre parue en 1889 : *Crépuscule des idoles ou comment on philosophe avec un marteau* dans le chapitre *Flânerie d'un inactuel* fit tomber le *dictum* destructeur sur l'arrière-plan de cette réception de Schiller : « *Mes impossibilités. Sénèque : ou le toréador de la vertu. — Rousseau : ou le retour à la nature in impuris naturalibus. — Schiller : ou le trompette-moral de Sackingen.* »³ L'étiquette de trompette-moral resta donc collée à Schiller. Nietzsche se servit de tant de détracteurs de Schiller qui pensent avec paresse comme de témoins principaux. Une telle offense agit aujourd'hui encore, ainsi par exemple en l'année Schiller 2005, on pouvait lire dans le *Zeit*, des phrases arrogantes, condescendantes telles que celles-ci :

La liberté, l'immortalité, la sublimité au-dessus de tous les tourments de la restriction sociale et biologique ! Plus crâneur n'était à penser sur la Terre, aussi en vol, aussi présomptueux et toujours avec un *Lied* inaudible sur les lèvres. Parfois on voudrait le [Schiller] mettre maternellement de côté, et lui inculquer en le ménageant que nous aussi aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre, sans liberté et ni immortalité nous nous débrouillons à moitié.⁴

Schiller en briseur de chaînes

¹ Lettre de Friedrich Schiller à Christian Gottfried Körner du 13 octobre 1789, citée par Fritz Jonas (éditeur) : *Schiller Briefe. Kritische Gesamt-Ausgabe (1892-96) [Lettres de Schiller. Édition complète et critique (1892-96)]*, vol. 2, p.343.

² Lettre de Friedrich Schiller à Christian Gottfried Jacobi du 25 janvier 1795, citée par Fritz Jonas (éditeur) : *Schiller Briefe. Kritische Gesamt-Ausgabe (1892-96) [Lettres de Schiller. Édition complète et critique (1892-96)]*, vol. 4, p.343.

³ Friedrich Nietzsche *Œuvres*, vol. 4, édité par Karl Schlechta, Munich 1980, p.992. Nietzsche se réfère ici à l'épopée en vers de Joseph Viktor von Scheffel : *Le trompette de Sackingen. Un chant du Rhin supérieur*, dont Viktor Nessler (1841-1890) a tiré un opéra qui connut un grand succès. Épopée et opéra se meuvent dans ce qui est trivial. [par ailleurs, Nietzsche se permit de traiter George Sand de « vache laitière au beau style » ; il n'avait sûrement pas lu, de la même auteure : *Histoire de ma vie* ce qui frustre ! Il fut parfois, comme le dit Steiner dans son *Chemin de vie* à l'adresse de certains de ses contemporains, un « génie borné » *Ndt*]

⁴ Iris Radisch : *Au moment où l'art était encore censé venir en aide. Une révolution qui s'approche doucement à patte de velours : Sur l'éducation esthétique de l'être humain dans une série de lettres*, dans *Die Zeit* n° 2, du 4 la janvier 2005.

À côté de celle bourgeoise-nationale, il y eut aussi une réception prolétaire de Schiller en Allemagne. Elle débuta au milieu du 19^{ème} siècle et se dissipa vers le milieu du 20^{ème} en relation avec le mépris des classiques qui s'installait à l'époque. Ainsi, dans la première moitié du 19^{ème} siècle, l'idéalisme de Schiller était aussi un exemple honoré par les ouvriers — un phénomène complètement incompréhensible aujourd'hui.

À quoi ressemblait donc cette réception de Schiller, c'est ce que révèle un coup d'œil sur la célébration du centenaire de sa naissance à Hambourg, en novembre 1859. Pour cette célébration dont le point fort consistait en une procession massive, à laquelle participèrent les artisans et ouvriers, l'*Association de formation des ouvriers* de Hambourg avait préparé une plaque commémorative, sur laquelle, sous le portrait de Schiller, ce trouvait la promesse du poème suivant :

In deinem Geist, o Schiller, zu leben,	Pour vivre en ton esprit, ô Schiller,
Uns sittlich zu vervollkommen,	Pour nous perfectionner moralement,
Alles Gute und Schöne zu pflegen,	Pour cultiver tout le bien et le beau,
Für Recht, Wahrheit und Freiheit	Pour le droit, la vérité et la liberté,
Zu kämpfen, das versprechen wir!	Nous faisons le serment de lutter !

Cette promesse était solennellement renouvelée par les membres de l'association à chaque anniversaire de la fête de Schiller. Nous pouvons à peine croire cela aujourd'hui, pourtant maintes choses parlent en faveur du sérieux d'une telle célébration. L'impulsion à l'éducation, aux idéaux dans l'existence ouvrière pitoyable était grande, à l'occasion de quoi la promesse de se « perfectionner moralement » n'était pas franchement marxiste de manière primaire. Les ouvriers souffraient de l'aliénation dans le monde du travail et dans leur environnement sociétal. Ils vivaient dans la conviction que l'œuvre de Schiller — sans connaître quelque chose de ses écrits philosophiques — avait quelque chose à faire avec la libération et le surmontement de cette aliénation.

Un autre exemple pour cette vénération prolétarienne de Schiller, c'est le poème suivant de l'écrivain et révolutionnaire souabe, Ludwig Pfau (1821-1894) : *Schillerlied à l'occasion de la célébration du double-jubilée du poète. Pour les ouvriers allemands à Paris*, mis en musique par Giacomo Meyerbeer — qui fut représenté en 1859 à Paris. Avec « les ouvriers allemands de Paris », on voulait dire les émigrés de la Révolution de 1848. Ici l'enthousiasme national entre encore en consonance :

Wohl bist du uns geboren,	Pour nous tu es bien né,
Gestorben bist du nicht :	Pour nous tu n'es pas mort :
Du lebst so unverloren,	Tu vis sans être égaré,
Wo deutsche Zunge spricht.	Là où s'exprime une langue allemande.
Du gibst uns, großer Meister,	Tu nous donnes, grand Maître,
Ein einzig Vaterland —	Une patrie sans pareille —
Die Bruderschaft der Geister,	La fraternité des esprits,
Das ist der Einheit Band.	C'est l'unité qui nous relie.

Dein Wort hat uns gestählet,	Ton verbe nous a trempés,
Dein Lied uns Trost gebracht;	Ton <i>Lied</i> apporté le réconfort;
Dein Hauch hat uns beselet;	Ton souffle nous a animés
Am großen Tag der Schlacht.	Au grand jour de l'effort.
Mit Tell's Geschoß, ein Rächer,	Avec le tir de Tell, un vengeur,
Stehst du in neuer Zeit —	Tu es celui au temps nouveau —
Der ist Kettenbrecher.	Qui des chaînes est le briseur.

Der uns den Geist befreit.	Qui nous libère à l'esprit.
Du hast in ewige Töne	Tu as en accents éternels
Das flücht'ge Wort Gebannt,	La parole volage soumis,
An höchste Menschenschöne	À la sublime beauté humaine
Die höchste Kraft gewandt,	La suprême vigueur assoupli,

Hell brennt in deutschen Busen
Dein heilig Feuer noch —
Die lieb'ste deiner Musen,
Das war die Freiheit doch.

Nie hat der Dichtung Flamme
Ein edler Haupt geschmückt,
Du hast dem ganzen Stamme
Dein Siegel aufgedruckt,
Wie weite Lande lichter
Im Abend feuer Stehn —
So darf dein Volk, o Dichter !
In deinem Purpur gehn.
Wir stehen, deine Erben,
Getrennt, doch ungebeugt :
Das Volk kann nicht verderben
Das solche Männer zeugt.
Den du gestreut, der Same,
Et schießt in Ähren schon —
Gesegnet sei dein Name !
O Deutschlands liebster Sohn
Ihr Völker nah und ferne,
Jauchzt Unterm Himmelszelt :
Die Denker und die Sterne,
Die leuchten aller Welt
Sprich Genius, dein « Werde ! »
Bis jede Schrank fiel —
Die Menschheit und die Erde
Ein Volk, ein Land, ein Ziel !⁵

Vif aux cœurs allemands
Flambe encore ton feu sacré —
De tes muses la plus aimée,
Ce fut néanmoins la liberté.

Jamais la flamme de la poésie
Une personne noble n'a ornée,
Mais tu as sur toute la lignée
Apposé ton sceau,
Comme de vastes pays s'éclairent
Sous le feu du soir —
Ainsi ton peuple, ô Poète !
Peut-il revêtir ton pourpre.
De ton héritage éloignés
Restons pourtant indomptés :
Le peuple ne peut s'altérer,
Qui de tels hommes procréé.
La graine que tu as semée,
Elle jaillit déjà en épis —
Que ton nom soit béni !
Ô fils favori de l'Allemagne !
Vous peuples proches ou lointains,
Acclamez sous la voûte céleste :
Les penseurs et les étoiles,
Qui illuminent le monde entier.
Prononce génie, ton « Deviens ! »
Jusqu'à ce que tout mur s'effondre —
L'humanité et la Terre [refondent, *ndt*]
Un peuple, un pays, un but !

Karl Marx et Friedrich Engels étaient au contraire d'avis que l'orientation sur des idéaux et du désir de perfectionnement de soi détournait de la lutte des classes. Cela valait aussi bien alors pour ce que Marx a déclaré sur la religion et l'illusion :

La cessation de la religion en tant que bonheur *illusoire* du peuple c'est l'exigence de son bonheur *réel*. Une exigence de renoncer aux illusions sur son état, c'est l'*exigence de renoncer à un état qui nécessite les illusions*. La critique de la religion c'est donc, en *germe*, la critique de la *vallée de larmes* dont l'*apparence du sacré* est la religion.⁶

Critique de l'aliénation

C'est franchement à l'instar d'une ironie opératrice du destin que le jeune Karl Marx ait connu lui-même une rencontre fondamentalement riche de conséquence avec une œuvre de l'idéaliste Schiller. En 1795, Schiller avait publié dans la revue *Les heures* éditée par lui, un essai intitulé : *Sur l'éducation esthétique de l'être humain* publié sous la forme d'une série de lettres. Cet essai épistolaire est considéré aujourd'hui comme l'œuvre philosophique la plus importante de Schiller. Il y décrit, vraisemblablement pour la première fois avant Hegel, un phénomène social qui apparaîtra par la suite comme un concept central de la critique marxiste du capitalisme, à savoir l'aliénation. Or pour Schiller, ce phénomène est un « morcellement » de l'essence humaine.

⁵ Ludwig Pfau : *Lied de Schiller pour la célébration jubilaire. Pour les ouvrier allemands à Paris*, dans Ernst Biel (éditeur) : *Poèmes choisis de Ludwig Pfau*, Stuttgart 1898, pp.153 et suiv.

⁶ Karl Marx : *Au sujet de la critique de philosophie du droit de Hegel. Introduction*, dans Karl Marx & Friedrich Engels : *Œuvres (MEW) vol.1*, Berlin 1976, p.379, (soulignement en italique dans l'original).

Éternellement enchaîné à un petit fragment isolé du tout, l'être humain se forme lui-même seulement à l'instar d'un morceau, ayant seulement sans cesse à l'oreille le bruit monotone de la roue qu'il fait tourner, il ne développe jamais l'harmonie de son essence et au lieu d'imprégner la qualité d'humanité dans sa nature, il devient simplement une copie de sa besogne, de sa science.⁷

Ce n'est rien d'autre que la description de l'être humain aliéné de lui-même et de son semblable par la division/partage du travail. Au mépris de tous les succès matériels et idéels, que l'humanité a conquis de ce fait, c'est la tâche pressante de Schiller de regagner, à un niveau supérieur, la totalité de l'être humain, qui a périclité dans ce morcellement — c'est-à-dire aussi de surmonter la maxime inhumaine de son époque selon laquelle le profit doit diriger toute action humaine. À cette occasion, il n'y a rien là-dedans d'hostile au progrès, car au progrès appartient aussi, et cela l'histoire le démontre à l'historien Schiller, la différenciation et la spécialisation. Son objectif éclairé est même, donc, de ne rien laisser perdre de ce que l'humanité a acquis par la civilisation. Il s'agit donc pour lui d'un processus d'éducation qui doit mener vers une transformation sociétale, vers de nouvelles formes de vie et de communauté. « Il n'existe aucune autre voie pour rendre raisonnable l'être humain sensoriel que celle de faire auparavant de cet être humain un être esthétique. »⁸

En cela se rencontrent, pour ainsi dire dans un instant historique, l'idéaliste Schiller et le matérialiste Marx, pour ensuite s'éloigner de nouveau l'un de l'autre. Or cette rencontre, Marcel H. van Herpen l'a explorée en détail en 1983 — avec la conclusion lapidaire : « Nous voyons donc, que [...] dans une période où, sous une influence de Hegel ou de Feuerbach, il n'en est absolument pas encore question, le penser de Marx était déjà influencé par une théorie de l'aliénation : à savoir par la théorie de l'aliénation de Friedrich Schiller. »⁹

Le poète pour tous

La vénération schillérienne prolétaire se trouve encore présente en ce début de 20^{ème} siècle en l'année Schiller 1905. Le poète-ouvrier Ludwig Palmer (1856-1931) put encore présenter oralement, lors du banquet de commémoration du centième anniversaire de la mort de Schiller, dans la salle municipale Künkel de Schorndorf, le prologue dédié « *À Friedrich Schiller* ». Ainsi donc un ouvrier célèbre avec cela Schiller devant un public de bourgeois de manière prépondérante :

Noch hört man deines Geistes Fittich rauschen,
Ob ein Jahrhundert auch vorüberflog,
Wir mußten staunend und begeistert lauschen
Dem Wohlklang, der aus deinem Liede zog,
Der aus Dunkel uns emporgetragen
Ins Reich der Schönheit, wo die Freude wohnt,
Daß wir der Adlerflug zur Sonne wagen,
Wo reiches Schauen unsere Mühe lohnt.

[...]

Wohl bist auch du den dunklen Pfad gegangen
Und gabst dem Tod den schuldigen Tribut,
Doch hält dein Wirken uns noch heut' umfangen,
Denn was du schufst, war edel, groß und gut.
So warfst du uns ein leuchtend Exempel,
Wie sich die Menschenwürde offenbart,

On entend encore bruissier l'aile de ton esprit,
Quand bien même un siècle vient de passer,
Nous dûmes, étonnés et enthousiastes, écouter
L'harmonie qui s'en fut allée de ton *Lied*,
Qui hors de l'obscurité nous a emportés
Au royaume de la beauté où réside la joie,
Que nous osons le vol de l'aigle vers le Soleil,
Où une riche vue intuitive paye nos labeurs.

Toi aussi tu empruntas bien le sentier obscur
Le tribut qui lui est dû à la mort tu régla
Or ton oeuvre nous tient encore dans ses bras
Car ce que tu créas, fut noble, grand et pur.
Ainsi tu nous lanças un exemple éclatant,
Comment se révèle la dignité humaine,

⁷ Friedrich Schiller *Oeuvres complètes*, vol. 5, Munich 1959, p.583. — La « qualité d'humanité » dont il s'agit ici c'est ce qui fait d'un être humain l'unicité de son essence d'être humain. [À cela se rajoute le fait que l'être humain devient désormais à notre époque en plus les machinations qu'il ourdit, *ndt*]

⁸ À l'endroit cité auparavant, p.641. [Il existe possiblement une ambiguïté sur le terme « sensible/sensoriel (*sinnlich* = qui relève foncièrement des sens) » l'idée étant ici d'élever l'être humain, par l'esthétique, dans la manière dont il met à profit et fait usage de la vie de ses sens en général, tout simplement et là-dessus, n'est-ce pas, il ne peut plus y avoir d'ambiguïté ! *Ndt*]

⁹ Marcel H. van Herpen : *Schiller et Marx la première théorie inconnue de l'aliénation de Marx* dans *Études de Kant* 74/3 (1983), p.342.

Drum stehn um deiner Muse heil'gen Tempel
Wir heute noch, in Treue fest geschart.
Du hast das Schwert des Geistes hoch geschwungen,
Und donnergleich war deine Liedes Ton,
Du hast der Freiheit Heldentum besungen
Und bist noch heute Schwaben größter Sohn
Was war das Streben deiner Lichtgedanken?
Der Schönheit und der Wahrheit galten sie !
Dein Geist durchbrach die engen Erdschranken
Und flog ins heitere Lande der Poesie.

[...]

O, daß auch wir nach solcher Höhe strebten,
Zu der du einst emporgestiegen bist,
O, daß auch wir für Ideale lebten,
Um abzustreifen, was vergänglich ist !
Gleichwie ein Bergshaupt im Sonnenscheine
Hellschimmernd steht, umweht von Himmelsluft,

Und wie wir heut' noch dein Gedächtnis ehren,
So soll uns stets dein Name heilig sein
So wollen wir die Geistesschätze mehren,
Und hüten das, was unser ist und dein.¹⁰

Tout autour du temple sacré de ta muse
Aujourd'hui encore nous rassemble fidèles.
Tu as brandi bien haut le glaive de l'esprit,
Égale au tonnerre fut la tonalité de ton *Lied*,
Tu as chanté l'héroïsme de la liberté,
Et tu es de la Souabe le plus grand Fils.
Quel était l'effort de tes lumineuses pensées ?
Elles concernaient la beauté et la vérité !
Ton esprit brisa les enceintes étroites de la Terre
Et prit son envol vers le pays serein des vers.

Ô que nous aspirions aussi à de telles hauteurs,
Auxquelles tu t'es jadis élevé,
Ô que nous vivions aussi pour des idéaux
Pour se défaire de ce qui est éphémère !
Comme un sommet dans l'éclat solaire
S'élève et scintille sous le souffle de l'air,

Et comme nous honorons ce jour ta mémoire,
Ainsi ton nom doit toujours être pour nous sacré
Ainsi voulons-nous accroître le trésor de sagesse,
Et garder ce qui est nôtre et le tien que tu as laissé.

L'ancien président de la République fédérale, Johannes Rau, entra dans le détail de la réception prolétaire de Schiller, dans son discours de novembre 2003 à Marbach :

Dans l'histoire allemande un poète atteignit une popularité si élevée au point que pratiquement tout un chacun s'unit de quelque façon à lui, que pratiquement tout un chacun en connut un poème au moins ou eût à en prononcer une sentence au moins tirée d'un drame et en eut assimilé activement le vocabulaire. [...] Un objet de haute culture devint une idole populaire, des chefs d'œuvres du langage hautement remplis d'artifices devinrent — et n'en serait-ce que des fragments — des objets d'un savoir universel et des objets de vénération et de précieuse estime. En effet, il y a de nombreux témoignages pour en retirer une certaine fierté que Schiller en aucun cas ne fut seulement pour les bourgeois cultivés, mais plus encore justement pour tous — et il y a le plus évident — pour ainsi dire une pédagogie populaire — un effort pour faire de Schiller, réellement, un poète pour tous.¹¹

C'est à cette réception prolétaire de Schiller que se rattacha Rudolf Steiner en préparant en 1900 une édition populaire de Schiller et en s'engageant activement plusieurs années durant à l'école de formation des ouvriers de Berlin. Dans l'introduction de cette édition, il écrivait :

La vie procure peines et soucis ; elle exige devoir et travail. Mais elle nous fait présent de joies et de belles heures. Aux plus grandes de ces joies appartiennent celles que les grands êtres humains penseurs et poètes nous offrent par leurs œuvres ; parmi les plus belles heures, nous devons compter celles lors desquelles de telles œuvres nous nourrissent spirituellement. Nous nous renforçons par elles pour le combat de la vie. Aussi peu que notre corps ne peut exister sans nourriture corporelle, tout aussi peu notre âme ne peut être sans nourriture de l'esprit. Un être humain qui ne se soucie pas des œuvres des poètes et penseurs, ne peut avoir qu'un esprit inculte et pitoyable. Mais il aura souvent un sort beaucoup plus dur que celui qui connaît les créations de l'esprit. Car une poésie peut aider à surmonter maintes heures de tristesse ; ce qu'a

¹⁰ Ludwig Palmer : *Poésies*, Schorndorf 1984, pp.11 et suiv. [La traduction française a juste tenté d'en préserver le sens, *ndt*]

¹¹ *Discours sur Schiller* du président fédéral Johannes Rau, Marbach, 10 novembre 2003 — www.bundespraesident.de/SharedDocs/Reden/DE/Johanne-Rau/Reden/2003/11/20031110_Rede.html

dit un être humain important peut nous apporter mainte consolation. Sans que nous le remarquions, notre caractère s'ennoblit, lorsque nous accueillons en nous les créations des poètes. Friedrich Schiller est un poète dont le moindre mot doit nous aller directement au cœur. Car tout ce qu'il nous a offert, fut prononcé chez lui à partir du fond du cœur. Plus on apprend à le connaître, davantage on sera émerveillés, non seulement par son esprit élevé, mais encore on aimera son âme noblement remplie d'affection et on se renforcera par l'observation de son caractère seigneurial.¹²

Efforts de pédagogie populaire

Ce qu'exprima ici Steiner, il tenta aussi de le faire comprendre aux gens pendant son activité d'enseignant à l'école de formation des ouvriers fondée par Wilhelm Liebknecht à Berlin dans les années 1899-1904. Mais étant donné qu'il n'organisa pas son enseignement selon l'esprit des responsables d'orientation marxiste de cette école, il fut obligé de mettre fin à cette activité. — Les conférences publiques de « *L'université libre* » de Berlin, pour le centième anniversaire de la mort de Schiller furent pareillement pensées dans un esprit de pédagogie populaire. Steiner y éclaira l'œuvre de Schiller sous ses aspects les plus variés. Il vit à cette occasion, sans illusion, que les contemporains du monde idéal de Schiller lui faisaient face de plus en plus comme des étrangers :

Cent années se sont écoulées au 9 mai 1905 depuis la mort de Schiller. Le monde de la culture allemande célébrera sans doute le souvenir de cet événement de manière commémorative. — Trois générations nous séparent de la mort de Schiller. Cela étant, il est nécessaire de tout examiner autour de soi de ce qu'est désormais Schiller pour nous. En l'année 1859, la dernière célébration de Schiller eut lieu sous de tout autres auspices que ceux sous lesquels elle peut avoir lieu aujourd'hui. Les temps ont incommensurablement changé depuis [...] La question presse donc : que s'est-il passé depuis et surtout, comment Schiller peut-il être encore quelque chose pour nous ? les grands tableaux imagés de l'époque Goethe-Schiller ont disparu depuis. [...] Aujourd'hui, tout cela c'est de l'histoire. D'autres interrogations nous taraudent aujourd'hui. Les problèmes politiques, les problèmes sociaux sont devenus si brûlants que nous ne sommes plus capable de comprendre cette considération intime de l'art. [...] Toute cette considération intime de l'art, remplie d'âme s'est dissipée. Ce n'est pas censé être un reproche ; [mais le constat est bien là, *ndt*] notre époque est devenue dure.¹³

Et dans la conférence *Schiller et le temps présent* Steiner esquissa déjà l'idée d'une école, dans laquelle les idées de Schiller de l'éducation esthétique pussent devenir une réalité :

Une nouveau degré dans le développement de soi de Schiller sont ses lettres sur l'éducation esthétique, les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain*. Elles sont un joyau de notre vie de l'esprit allemand. Seul celui qui peut sentir et avoir la sensibilité nécessaire pour saisir ce mystère qui afflue entre les paroles — et aussi des drames plus tardifs de Schiller — celui qui s'est un peu préoccupé des idéaux spirituels et pédagogiques élevés qui vit dans ses lettres esthétiques. C'est comme un baume de vitalité. Nous devrions désigner ces lettres comme un manuel populaire. [...] Ce qui vit dans les lettres esthétiques ne deviendra fécond que lorsque les enseignants de nos écoles supérieures seront « transfusés » du sang de vie spirituel qu'ils

¹² Rudolf Steiner : *Introduction à « Schiller » Œuvres choisies* dans du même auteur : *Biographies et esquisses biographiques 1894-1905* (GA 33), Dornach 1992, p.214.

[Steiner n'ignore pas que parmi ces « grands êtres humains », il y a bien sûr de « grandes femmes ». *ndt*]

¹³ Du même auteur : *Schiller et notre époque*, dans *Sur la philosophie, l'histoire et la littérature* (GA 51). Cette série de conférences fut la première dont les sténographies ont fait l'objet d'un ouvrage publié. Elles semblent donc avoir été particulièrement importantes pour lui.

[Ceux qui douteraient encore de la « dureté » de l'époque en question (car à Paris, elle était alors déjà soi disant « belle » cette époque, n'est-ce pas ?..., légèreté typiquement parisienne bien sûr, « style Louis XV » !)), n'ont qu'à lire **Christopher Clark** qui signale dans son ouvrage *Les somnambules* — (pp.222 & 328, avec à la page 329 une photo « émouvante » [si cela est encore possible de la ressentir comme telle car on le sent vraiment très « inquiet » pour le moins !] de Helmuth von Moltke en 1914 — la manière dont le plan *Schlieffen* « d'invasion putative de la France en une semaine » fut bel et bien mis en œuvre par le Chef d'état major de l'empire allemand en 1914, or la conception de ce plan remonte à 1909, quatre ans à peine après cette déclaration lourde d'avertissement de Steiner qui ressentait bien que les choses prenaient une tournure « dure », effectivement ! *ndt*]

pourront quelque peu faire entrer ensuite dans l'éducation de leurs élèves de ce que Schiller a voulu approcher pour éduquer du fait de ce que cette œuvre sublime nous a offert.¹⁴

Comment les idées des *Lettres* ont-elles agi ultérieurement, c'est ce que révéla — après la catastrophe de la première Guerre mondiale qui s'ensuivit — l'année 1919 — l'année dans laquelle les idées de Steiner sur Schiller, deviennent une réalité dans la fondation de la première école Waldorf. Celle-ci était pensée — comme on l'oublie toujours aujourd'hui — tout d'abord comme une école destinée aux enfants des ouvriers de la fabrique de cigarettes, *Waldorf-Astoria*. Que deux ans après la fondation, il a encore vu les choses ainsi, c'est ce que révèle la conférence du 16 janvier 1921. Un collègue lui demanda alors :

X. : Est-ce que cela a une valeur artistique de faire apprendre *Le chant de la cloche* ?

Dr. Steiner : On peut déjà le faire si l'on se hausse à une conception plus libre de la chose. *Le chant de la cloche* c'est l'un des poèmes dont Schiller a fait la concession à d'esprit bourgeois. Maintes choses là-dedans sont véritablement bourgeoises. De nombreuses représentations totalement controuvées. C'est donc dangereux. Naturellement que les enfants de prolétaires le raconteront à leurs parents. C'est pourquoi ce n'est pas souhaitable non plus. Cela sera éprouvé comme un poème bourgeois.¹⁵

Cette évaluation pourrait aussi tenir au fait que l'enthousiasme prolétaire ingénu pour Schiller qui était encore vivant au 19^{ème} siècle, avait déjà diminué à l'époque sous l'influence bourgeoise. Steiner en tenait compte. Mais abstraction faite de cela, son jugement était justifié. Sur ce poème, les romantiques de Léna pouvaient déjà à peine se retenir de rires moqueurs.

Évolution ultérieure porteuse d'avenir

En opposition cassante avec ce que Marx exposa dans son introduction de sa « *Critique de la philosophie hégélienne du droit* », Steiner requit ensuite lors de son allocution inaugurale de la première école libre Waldorf, le 7 septembre 1919, de « développer le divin-spirituel de l'être humain chez l'enfant en devenir » :

Et n'est-ce finalement pas quelque chose de hautement sacré, une obligation religieuse, celle de cultiver dans l'éducation le divin-spirituel qui réapparaît de nouveau et se manifeste chez tout être humain qui est né ? N'est-ce pas là même un culte religieux au plus haut sens du terme ? Ne devons-nous pas faire converger tout nos sentiments précisément religieux les plus sacrés dans ce service de l'autel dont nous nous acquittons en tentant d'éduquer ce qui du divin-spirituel se trouve déjà en prédisposition naturelle se manifestant chez l'enfant en devenir !¹⁶

Hanz Zimmermann a dégagé clairement par son travail en 2005, cette relation entre la substance porteuse d'avenir des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain* de Schiller et la pédagogie Waldorf :

Schiller écrivit dans sa 23^{ème} lettre : « En un mot : il n'existe aucun autre chemin pour rendre l'être humain sensoriellement raisonnable que de le rendre d'abord lui-même esthétique ». Or c'est le nerf fondamental de la pédagogie Waldorf et aussi de la pédagogie du développement qui se trouve à ses fondements. [...] Ainsi peut-on désigner les

¹⁴ Du même auteur : *Schiller et le temps présent*, dans : *Origine et but de l'être humain (GA 53)*, Dornach 1995, pp.403 et suiv.

[1. L'esprit allemand fut incarnée à l'époque de Schiller et après les deux Guerres mondiales il disparut et survit dans ce qu'on appelle maintenant : *das geheime Deutschland*, l'Allemagne secrète, (un terme forgé par la revue de Jens Heisterkamp, *Info3 ndr*)

[2. Ici Steiner met le doigt sur une chose qui n'a pas encore été étudiée en Allemagne, à ma connaissance : la situation scolaire de ces années 1900-1910 durant lesquelles la plupart des propagateurs du nazisme se trouvaient encore simplement à l'école primaire et secondaire : la question c'est de savoir comment une telle légion d'êtres foncièrement destructeurs de la culture et plus du Je humain, peut-elle venir au jour ? Quel enseignement scolaire a-t-elle donc reçu ? Quel genre de « transfusion » ont-ils « bénéficié » de leurs instituteurs et professeurs ? Même l'ouvrage de Lindenberg, *Le nazisme une technique du mal*, ne répond pas à cette question. Ndt]

¹⁵ Conférence du 16 janvier 1921, dans du même auteur : *Conférences avec les enseignants de la première école libre Waldorf (GA 300a)*, Dornach 1975, p.266.

¹⁶ Allocution de Rudolf Steiner, du 7 septembre 1919, lors de la fondation de la première école libre Waldorf dans : *Rudolf Steiner dans l'école Waldorf, (GA 298)*, Dornach 1980, p.22.

fondements de la pédagogie Waldorf comme étant l'approfondissement anthropologique et celui de la psychologie du développement de Schiller. Lorsque dans ses *Lettres*, Schiller caractérise l'individu comme la source de la vie sociale et la liberté humaine comme un état qui n'est aucunement naturellement donné, mais au contraire le résultat de l'éducation et de celle de soi-même et voit ensuite, dans l'imagination artistique, l'impulsion jouant sur le champ d'activité la plus distinguée, et donc l'art élargi à l'art de vivre, alors cela correspond à l'impulsion éducative de Rudolf Steiner. À savoir, « une éducation par l'art et une éducation comme un art » telle est l'expression formelle de la relation de la pédagogie Waldorf d'avec la conception fondamentale de Schiller. Ainsi donc Steiner ne se fatigue pas d'exiger, non pas en premier lieu la scientificité comme élément éducateur, mais avant tout l'art. La matière du cours qu'il est naturellement de bon aloi de préparer, doit à chaque fois être individualisée de manière telle qu'elle se réfère spécifiquement à l'âge de l'enfant avec le contenu d'enseignement sur ce qui s'enseigne concrètement. C'est un « art des arts » au sens de Schiller qui a constamment comme but de suivre la présence de l'esprit, en lieu et place de préceptes fixes, donnés par avance.¹⁷

On pourrait affirmer que la réception prolétaire de Schiller découvrit une évolution ultérieure porteuse d'avenir en 1919, dans un tout nouveau concept pédagogique. Beaucoup de choses, qui ont été dites et écrites sur Schiller dans les 160 années qui ont précédé, consistaient le plus souvent en jouissance de soi, en phraséologie ou bien encore en encensement creux, privé de pensée. Pour ne pas parler du mauvais usage, [voire de la profanation, *ndt*] et de la diffamation de son œuvre — jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Die Drei 11/2019.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Walter Schafarschik né en 1939, germaniste et historien, de 1968 à 2002, activité d'enseignement en université et école ; activité de conférencier, ainsi que de nombreuses publications sur la littérature allemande du Moyen-Âge aux temps modernes.

¹⁷ Heinz Zimmermann : *La philosophie de liberté chez Schiller* Dans *Erziehungskunst* 7-8/2005, pp.777-782. — La citation de Schiller se trouve dans Friedrich Schiller : *op.cit.*, p.641. [voir la note 7, *ndt*]